

Il était une fois

La fille du RER d'André Téchiné

Gérard Grugeau, Cédric Laval, Philippe Gajan, Marcel Jean, Helen Faradji,
Pierre Barrette and Marco de Blois

Number 143, September 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G., Laval, C., Gajan, P., Jean, M., Faradji, H., Barrette, P. & de Blois, M. (2009). Review of [Il était une fois / *La fille du RER* d'André Téchiné]. *24 images*, (143), 55-55.

Il était une fois

par Gérard Grugeau

D'abord les faits. Été 2004 : une jeune fille déclare avoir été victime d'une agression antisémite dans le RER avant de se rétracter et de faire aveu de sa mythomanie. Vague d'indignation, emballement médiatique, récupération politique de l'événement dans une France qui stigmatise volontiers ses banlieues : l'affaire fait alors grand bruit et donnera même lieu à une pièce de théâtre qu'André Téchiné adapte aujourd'hui au cinéma. Prenant à bras-le-corps ce fait divers devenu « le miroir de toutes les peurs », le cinéaste s'avance en terrain miné avec une assurance qui foudroie. Comme dans *Les témoins*, le précédent opus sur les années Sida, le cinéma exploite ici une matière romanesque dense et complexe qui s'inscrit dans le climat perturbé d'une époque plus récente où la crainte d'une montée de l'antisémitisme (voir l'affaire Ilan Halimi) en inquiétait plus d'un. Mais *La fille du RER* ne déploie pas ses arborescences narratives là où un cinéma plus convenu se serait retranché. Ici, pas de traitement psychologisant ou sociologisant d'une réalité dérangeante en mal de vérités rassurantes. Téchiné prend plutôt le pari risqué (le film devient démonstratif dans sa seconde moitié après une première partie haletante qui mêle amour fou et polar) de transcender le fait divers pour mettre en scène une de ces cartographies affolantes des comportements humains dont il a seul le secret. Divisé en deux volets inégaux (*Les circonstances* et *Les conséquences*), *La fille du RER* crée néanmoins un espace cinématographique sous tension à l'écriture brillante et vive qui, comme ses personnages, n'obéit qu'à une seule pulsion, celle de la liberté qui se heurte soudain aux fantômes de l'Histoire (devoir de mémoire envers la Shoah) et aux limites de la Loi (devoir de conscience face à un acte répréhensible).

Tout est fiction, à commencer par le mensonge de Jeanne (Émilie Dequenne) : voilà le point nodal autour duquel se structure



© Michel Jemel

le film en procédant à une subtile mise en abîme de la représentation, à l'image du tableau entrevu chez l'avocat Bleistein (Michel Blanc). À partir de là, Téchiné met en place un réseau de personnages et de motifs qui s'entrecroisent et se répondent à l'infini. À l'écran, les relations entre plusieurs couples se font et se défont comme autant de figures binaires d'une condition humaine en perpétuel déséquilibre. En fait, ce sont sept trajectoires chaotiques, sept fictions plus ou moins abouties (tout ce qui touche à la famille juive désunie semble plus plaqué) que Téchiné suit avec une sorte d'urgence fiévreuse relayée par un montage alerte. Chez le cinéaste, tout passe par la circulation des affects et la séquence érotique de drague sur Internet, qui brouille les espaces en jouant de la notion du proche et du lointain, montre tout le talent décomplexé d'un cinéaste attaché à l'incarnation charnelle de ses personnages.

À cette trame romanesque foisonnante, Téchiné greffe d'autres fictions. Celles que Louise (Catherine Deneuve) offre aux enfants grâce aux livres de contes (la meilleure part de l'humanité), mais aussi et surtout dans le contexte du fait divers de *La fille du RER*, celle, plus idéologique, des dérives terrifiantes de l'Histoire qui fantasment l'autre au point d'entraîner le monde dans de sinistres barbaries. En évoquant les manipulations de la propagande nazie contre les Juifs au moyen du documentaire vu à la télévision, Téchiné établit un parallèle pertinent avec les outrances médiatiques et l'instrumentalisation politique et communautariste des maux de la

société contemporaine. Le grand défi du film était d'arriver à intégrer tous ces régimes de la fiction qui convergent vers l'acte de Jeanne et le récit social qu'il suscite. Sans donner de leçon et sans banaliser l'innommable au risque de quelque révisionnisme nauséabond, Téchiné dénoue les fils de son histoire non sans quelques lourdeurs explicatives dans le cadre de la maison familiale des Bleistein. Chacun y exprime sa vérité, redonnant alors tout son pouvoir de catharsis à la fiction qui alimente les liens sociaux. Et pourtant, et c'est là l'un des beaux paradoxes du film, jamais les êtres chez Téchiné n'ont semblé aussi seuls et le lien avec l'autre, si fragile ou menacé. Mais à la course folle du RER qui violente le paysage comme un monstre métallique que l'on pourrait associer à l'*ubris* de l'Antiquité (« l'illusion orgueilleuse de tout pouvoir dominer ») évoqué par l'un des personnages, le cinéaste préférera toujours la danse sinueuse de Jeanne en patins à roues alignées filant, les cheveux au vent, dans la ferveur d'un présent qui semble lui appartenir enfin. Deux trajectoires, deux régimes de vitesse, deux images récurrentes ici qui renvoient à toutes les potentialités du cinéma sous un ciel azuré, là où les nuages ne demandent qu'à célébrer les grands et petits récits de notre humanité préservée. ■

France, 2009. Ré. : André Téchiné. Scé. : Téchiné, Odile Barski et Jean-Marie Besset. Ph. : Julien Hirsch. Mont. : Martine Giordano. Mus. : Philippe Sarde. Int. : Émilie Dequenne, Catherine Deneuve, Michel Blanc, Nicolas Duvauchelle, Ronit Elkabetz, Mathieu Demy, Jérémie Quagebeur. 95 minutes. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : 18 septembre 2009